

menté pendant quelque temps, devient un excellent engrais que savent apprécier tous ceux qui s'adonnent à la culture des fleurs, car c'est à la floriculture qu'il s'applique spécialement.

(De la Gazette des Campagnes.)

Soins aux animaux.

La saison actuelle est bien l'une des plus importantes de l'année. Dans toutes les fermes, le temps de la mise bas est arrivé et requiert toute l'attention du cultivateur. Nous ne pouvons donc laisser passer cette saison sans dire un mot des soins et de la nourriture qu'exigent les bestiaux, surtout pendant leur premier âge.

La science de l'élevage forme une partie importante des connaissances agricoles. En été, le cultivateur dirige toutes ses forces vers la production végétale la plus élevée. Il est alors plus spécialement cultivateur, éleveur de plantes. S'il est convaincu de la nécessité des améliorations agricoles, il perfectionnera autant que possible ses procédés culturaux ; par des moyens convenables, il augmentera la production de sa terre, et rendra celle-ci plus riche et plus saine. Toute son attention et toute son activité auront un vaste champ où elles pourront s'exercer avec avantage et profit.

Mais en hiver les travaux des champs sont arrêtés, l'agriculteur n'a plus qu'à préparer ses matériaux pour la campagne prochaine. Recueillir ses engrais, les augmenter, les disposer convenablement, trier ses semences, s'en procurer de nouvelles si celles qu'il possède n'ont pas les qualités requises ; voilà, en quelques mots, tous les soins que la récolte prochaine lui demande.

Cependant l'agriculteur n'est pas seulement producteur de plantes, il est aussi producteur d'animaux. Or le bétail forme une partie importante de l'industrie agricole : il la complète et l'aide. Nous l'avons déjà démontré ailleurs, une culture sans bétail, dans les circonstances ordinaires est une spéculation ruineuse, et une culture sans beaucoup de bétail ne donne que de faibles profits.

Tous les cultivateurs reconnaissent que, dans la plupart des cas, les animaux sont le meilleur moyen de tirer un parti avantageux des produits de la terre. En effet les fourrages sont d'une vente et surtout d'un transport difficile ; les denrées animales, au contraire, représentent une somme élevée sous un très-petit volume. La viande, le beurre, le fromage, la laine, se vendent et se portent avec beaucoup plus de facilité qu'aucun produit de la terre.

Mais lors même que ces facilités

n'existeraient pas en faveur des produits animaux, le bétail resterait encore une nécessité dans toute culture profitable. Supposons une terre, la plus fertile que l'on pourra imaginer, une culture sans animaux parviendra toujours à diminuer sa fertilité, à l'appauvrir. Chaque récolte lui enlèvera une petite portion de sa richesse, et il arrivera un moment où les produits paieront à peine les frais de culture.

Cette transformation pourra être longue, plusieurs années se passeront avant qu'elle soit sensible : mais elle finira toujours par se montrer dans toute sa nudité, traînant après elle la pauvreté et la misère. Le Canada n'en est-il pas un exemple frappant ? Par un mauvais système de culture, nos terres, jadis si riches, sont devenues d'une très grande pauvreté, et le cultivateur canadien ne réussit quelquefois qu'à force de privations et travail.

Il est un excellent moyen d'arrêter cet appauvrissement graduel : c'est le fumier : c'est le bétail. Malheureusement les animaux sont trop rares dans la généralité, le cultivateur tourne dans un cercle vicieux ; il ne peut pas garder beaucoup d'animaux parce que sa terre est pauvre, et celle-ci est pauvre parce qu'il ne garde pas assez d'animaux. On peut cependant sortir de ce cercle. Que l'on mette en pratique les conseils que nous avons données dans la manière de recueillir et de traiter le fumier et le cercle se brisera bientôt.

La défectuosité du bétail canadien tient à différentes causes ; mais la principale est bien certainement le manque de soins et la pauvreté de l'alimentation. Ce bétail est mal soigné et mal nourri ; l'hiver surtout est pour lui une saison de misère ; il souffre horriblement et devient d'une faiblesse telle que les plus vigoureux sujets seuls peuvent atteindre le printemps, tandis qu'un grand nombre meurent littéralement de faim.

Nos agriculteurs de progrès se plaignent des défauts de notre bétail indigène. Nous reconnaissons comme eux l'opportunité de ces plantes, et nous appelons de tous nos vœux le jour où l'on aura remplacé ces animaux défectueux par des sujets d'une conformation irréprochable, suivant le genre de production auquel ils sont destinés.

Les sociétés d'agriculture et de riches éleveurs sont à l'œuvre depuis plusieurs années. On travaille partout à la transformation de notre bétail, et pour cela on ne regarde pas la dépense. On est parti de ce principe, que pour faire disparaître les défauts d'une race, il faut leur opposer les qualités des producteurs, recommandables par leurs qualités et leur fixité, et on s'est livré avec ardeur aux croisements. Nos chevaux on subi

l'influence du sang améliorateur des Clydes, des Percherons, des Suffolks et même des étalons de race anglaise.

Nos bêtes à cornes ont été croisées avec les Durhams, les Ayrshires, les Herefords, les Devons, les Alderneys, etc. Pour l'amélioration de nos moutons, on a employé les Leicesters, les Southdowns, les Cotswolds, les Cheviots, etc. Dans les veines de nos porcs, on a versé à grandes doses le sang des Berkshire, des Suffolks, des Essex, des Yorkshires, des Whits Chesters, etc. En un mot, toutes nos races indigènes ont eu leur part de l'influence amélioratrice des meilleurs types étrangers.

Le liniment anodin de Johnson procure immédiatement le soulagement des affections de poitrine, il renforce les poumons faibles et leur donne une nouvelle vigueur.

APICULTURE.

(Du Journal de St. Hyacinthe.)

La culture des abeilles.

M. le rédacteur,

Je suis vraiment flatté de l'honneur que vous me faite en me priant de donner, aux lecteurs de votre journal, quelques renseignements sur la culture des abeilles en Canada. Le profond intérêt que je prends à tout ce qui peut faire la prospérité et la richesse de mon pays m'aurait, depuis longtemps engagé à le faire, si je n'en étais empêché par mon peu d'abilité à manier la plume.

Mais comme on peut dire que les personnes qui font profession d'un métier quelconque, ont plus de capacité dans leur branche que ceux qui ne le connaissent pas, n'étant pas écrivain mais apiculteur de mon métier, je pourrais peut-être comme tel, étant au milieu de mes abeilles, donner des leçons d'apiculture pratique dont plus d'un de vos lecteurs ferait assurément son profit. Si dans mes écrits, je puis me faire comprendre et réussir à faire produire, pour parodier l'expression d'un célèbre penseur, deux livres de miel là où il ne s'en produisait qu'une auparavant, je serai content, et je n'en attendrai aucune autre récompense que la satisfaction d'avoir rendu un service, ou plutôt d'avoir rempli un devoir.

Je crois devoir appeler l'attention des personnes de la campagne sur les avantages que l'on peut retirer de la culture des abeilles, et sur les pertes que le pays fait chaque année en négligeant cette branche profitable d'industrie apicole.

M'étant appliqué depuis 36 ans à cet art, je peux en parler, non pas comme le font beaucoup de personnes, sur de simples théories puisées dans